



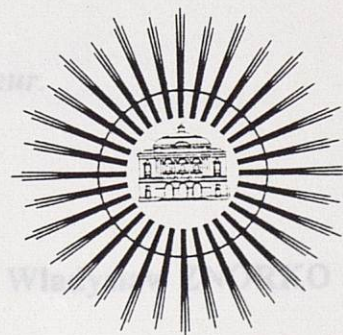
DOSSIER PEDAGOGIQUE

DU 2 NOVEMBRE AU 19 NOVEMBRE 1992

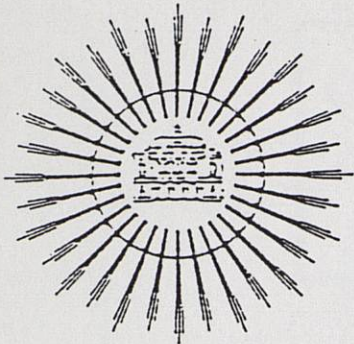
Un Grand Meaulnes

de Wladyslaw Znorko

*Faire une adaptation théâtrale du Grand Meaulnes n'est pas imaginable.
Ce serait un assassinat.
Ce conte appartient au monde de la musique et je ne peux qu'en restituer l'écho, en
tirer quelques harmoniques comme d'un chant lointain dont on aurait oublié une partie
des paroles.
Cette partition est sous-titrée :
Cinq ou six visions du Grand Meaulnes et de la vie de son auteur.*



THEATRE DES CELESTINS DE LYON
JEAN-PAUL LUCET



THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON
JEAN-PAUL LUCET

SOMMAIRE



- Coupe transversale de la mélancolie par Wladyslaw Zorko	P. 1
- Pourquoi Un Grand Meaulnes	P. 2
- Wladyslaw Zorko	P. 4
- Le Cosmos Kolej	P. 5
- Histoire de l'œuvre	P. 6
- "Un Grand Meaulnes"	P. 7
- "Comme quelqu'un qui va s'en aller"	P. 10
- "Autre chose que le bonheur"	P. 13
- Lettre de Jacques Rivière à Henri	P. 15
- Lettre d'Henri à Jacques et Isabelle	P. 16
- "Une hampe de fils blancs"	P. 17
- "Comme le dernier acte d'un jeu"	P. 19

Un Grand Meaulnes

Faire une adaptation théâtrale du Grand Meaulnes n'est pas imaginable.

Ce serait un assassinat.

Ce conte appartient au monde de la musique et je ne peux qu'en restituer l'écho, en tirer quelques harmoniques comme d'un chant lointain dont on aurait oublié une partie des paroles.

Cette partition est sous-titrée :

Cinq ou six visions du Grand Meaulnes et de la vie de son auteur.

Wladyslaw ZNORKO

COPRODUCTION DU THEATRE
DES CELESTINS DE LYON
ET DU KOLEJ
SOMMAIRE

- Coupe transversale de la mélancolie par Wladyslaw Znorko	P. 1
- Pourquoi Un Grand Meaulnes	P. 2
- Wladyslaw Znorko	P. 4
- Le Cosmos Kolej	P. 5
- Henri Alain-Fournier	P. 6
- "Un être pas tout à faire réel"	P. 9
- "Comme quelqu'un qui va s'en aller"	P. 10
- "Autre chose que le bonheur"	P. 13
- Lettre de Jacques Rivière à Henri	P. 15
- Lettre d'Henri à Jacques et Isabelle	P. 16
- "Une hampe de lilas blanc"	P. 17
- "Comme le dernier mot sur tout"	P. 19

Damien BOUVET, Patrice GOUBIER, Jean-Pierre HOLLEBECQ,
Patrick LE MAUFF, Paul-André NIROUET, Jacques PABST, Marc PROULX,
Nicolas RAMOND, Nicole SIGAL, Irina VAVILOVA, Philippe VINCENOT,
SIMI ZNORKO-BRONSART...

Ce dossier a été réalisé par Anne DERIOZ, documentaliste et
Marie-Françoise PALLUY, Responsable des relations avec les établissements
scolaires et universitaires.

COPRODUCTION DU THEATRE
DES CELESTINS DE LYON
ET DU COSMOS KOLEJ

Un Grand Meaulnes

de Wladyslaw ZNORKO

Avec,

Damien BOUVET, Patrice GOUBIER, Jean-Pierre HOLLEBECQ,
Patrick LE MAUFF, Paul-Andrée NIROUET, Jacques PABST, Marc PROULX,
Nicolas RAMOND, Nicole SIGAL, Irina VAVILOVA, Philippe VINCENOT,

Musique orig. Silvi ZNORKO-BRONSART....

Univers sonors

Lucière

Scénographie
sur un dessin de

Maitre de plateau

Accessoiriste

Administrateur

Marie-Cécile ROSSET

Bernard VALLERY

assisté de Claude SAADI

Jean TARTAROLI

assisté de Richard PSOURTSEFF

Wladyslaw ZNORKO

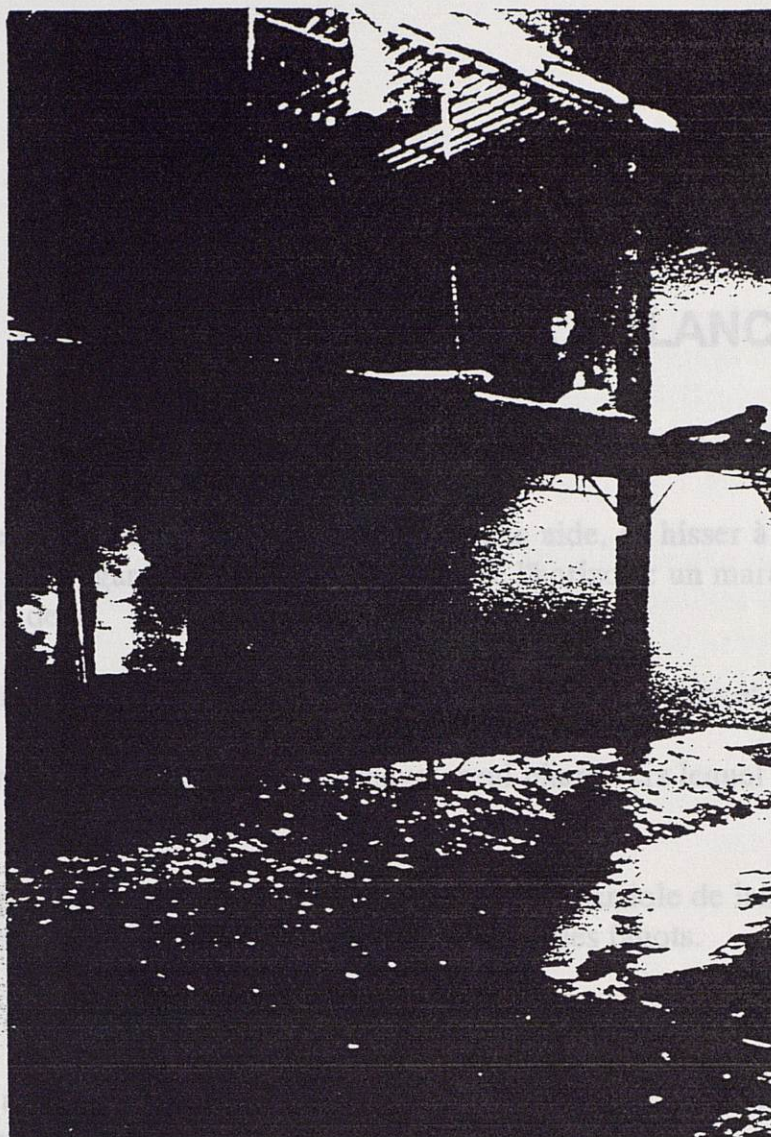
David DEGRIFF-MOUNIER

Laurent PLANCHER

Dyssia LOUBATIÈRE

Philippe PUISSEVER

du 2 novembre au 19 novembre 1992



Création et mise en scène	:	Wladyslaw ZNORKO
Assistant à la mise en scène	:	Johann GHILINI
Musique originale	:	Antoine ROSSET
Univers sonore	:	Bernard VALLERY assisté de Claude SAADI
Lumière	:	Jean TARTAROLI assisté de Richard PSOURTSEFF
Scénographie	:	Wladyslaw ZNORKO
sur un dessin de	:	David DEGREEF-MOUNIER
Costumes	:	Béatrice VIARD
Maître de plateau	:	Laurent PLANCHER
Accessoiriste	:	Dyssia LOUBATIERE
Administrateur	:	Philippe PUIGSERVER

Pourquoi Un Grand Meaulnes ?

COUPE TRANSVERSALE DE LA MELANCOLIE

Augustin est appelé **Grand Meaulnes** car il peut, sans aide, se hisser à la lucarne du grenier et plonger son regard sur l'étendue interdite de l'horizon : un marais où, paraît-il, tout n'existe qu'à demi.

A force de contemplation, il s'y éveille, un soir, tout mouillé de songes et sans repère.

L'histoire commence par une lumière de carnaval, seul phare vers lequel naviguent des rires d'enfants.

Sur le sentier, un percheron endimanché amène une pleine carriole de lampions couvés par des petites mains qui, plus tard, activeront la pétarade des fagots.

L'émerveillement en tirera une teinte d'ambre.

Le sortilège, lui, arrive en barque sous l'apparence d'une jeune fille qui, d'un regard, contamine le coeur du voyageur.

Longtemps après il tentera au moyen d'un plan d'almanach de reconstituer la topographie de cet instant.
(Mais l'eau, vous le savez, truque la réalité.)

C'est sans doute dans un bois semblable, que Meaulnes-Fournier ira en 1914 à la rencontre d'une autre pétarade qui le laissera sans vie dans la futaille.

Une fosse creusée à la hâte, une chute vertigineuse, quelques pelletées d'obscurité : voilà sa fin.

Mais ici commence sa légende.

Andé, mai 1992
Wladyslaw ZNORKO

Pourquoi Un Grand Meaulnes ?

Beaucoup s'interrogent sur le choix d'une oeuvre qui nous paraît bien loin, loin dans l'histoire, loin dans notre mémoire. Mais cette question contient sa réponse. Là où apparaît la plus grande distance, là où s'élève la plus grande difficulté, là réside la nécessité la plus forte : c'est là que le poète, quel que soit son mode d'expression, a le devoir d'intervenir pour nous réconcilier avec notre histoire, pour nous rendre notre mémoire.

Je ne crois pas, à vrai dire, que Wladyslaw Znorko soit tellement intéressé par la romantique histoire d'amour entre Augustin Meaulnes et Yvonne de Galais, qui fit palpiter nos coeurs d'adolescent. Ce n'est pas de cette mémoire-là, ni de cette histoire-là dont je veux parler, non de l'histoire dans l'oeuvre, mais de l'histoire de l'oeuvre et surtout de l'histoire dans l'Histoire ; une scène de théâtre commence à vivre lorsqu'elle devient le point d'intersection entre les lieux, entre les temps, entre les destins individuels et le grand brasier collectif où ces destins sont appelés à se forger et à atteindre leur plus haut degré d'incandescence, c'est-à-dire de vertu poétique, au moment même où ils vont disparaître.

Il faut être reconnaissant envers Wladyslaw Znorko d'avoir osé proclamer dans son titre ce que nous pensons tout bas : **Le Grand Meaulnes** ne nous intéresse aujourd'hui que dans la mesure où il devient **Un Grand Meaulnes**.

Cela ne veut pas dire que l'on doive oublier le texte, c'est lui donner au contraire une grandeur qu'il n'aurait jamais eue s'il n'avait été englobé dans ce raccourci vertigineux qui, par le seul changement d'un article, embrasse une oeuvre, une vie, un destin et une époque. C'est le terme culminant de cette chaîne qui, je crois, a captivé Wladyslaw Znorko et l'a incité à imbriquer les fils de la fiction, ceux de la biographie et ceux de cette folie meurtrière qui n'a pas fini de nous hanter comme un remords, la guerre de 14. "*Ah ! Que la guerre est jolie !*", chantait Guillaume Apollinaire. Qui nierait, en effet, qu'il y ait une beauté de l'horreur ? Mais ce qui nous frappe aujourd'hui, c'est la signification sacrificielle et inaugurale, à la fois, de ce massacre dont Meaulnes-Alain-Fournier est une figure emblématique. Tel est, me semble-t-il, le vrai sujet du texte scénique qui s'édifie soir après soir dans l'Entrepôt du Cosmos Kolej, cette caverne magique où se rassemblent les servants de **L'Illusion**.

Ceux qui ont vu les précédents spectacles de Wladyslaw Znorko savent qu'il n'est pas un metteur en scène comme les autres, mais le créateur d'une oeuvre personnelle qu'il tire de son propre fonds. Nul doute qu'**Un Grand Meaulnes** ne constitue une étape importante de son parcours, un passage vers un élargissement qui intègre l'imaginaire individuel à la fable du monde.

La tâche des poètes, depuis que nous sommes entrés dans l'ère de la "modernité", que, le premier, désigna Beaudelaire, n'est pas de montrer des faits, d'exprimer des idées, ni même d'inventer des images ou des paroles, elle est d'arracher à l'Histoire son sens et de la traiter comme un matériau pour une construction imaginaire entièrement fausse, c'est-à-dire totalement vraie, ce que l'on appelle un mythe.

Le mythe n'a pas pour fonction de représenter la réalité, ni même de la sublimer, mais de la conjurer. Plus que jamais, le poète est confronté à une tâche héroïque, de cet héroïsme dont parlait déjà Beaudelaire, qui consiste à exorciser les démons de l'Histoire.

Il y faut une longue patience. L'ampleur de ce travail de germination souterraine est à la mesure de la pression monstrueuse qui s'exerce sur nous dans notre environnement quotidien. La résurgence attendue sera d'autant plus fulgurante que sera plus obstiné le combat silencieux contre les forces de distraction, d'oubli et de mort de l'esprit dont nous ressentons chaque jour davantage le poids terrifiant. C'est à ce prix que les visions arrachées à la nuit nous restitueront notre mémoire et notre histoire, en projetant sur les murs de la caverne non des images illustratives, mais des figures archétypiques dont la puissance fait resurgir en nous des territoires ignorés.

A ce confluent où s'abîme la diversité des lieux, où s'efface le cloisonnement des temps, s'accomplit entre tous les participants du spectacle, entre la salle et la scène, une sorte de communion. C'est quand on transcende l'anecdote pour accéder au mythe que la baguette de l'illusionniste rend visible pour chacun de nous le théâtre mental enfoui sous les eaux dormantes de l'inconscient collectif.

Attention, mes spectacles sont les animaux magiques : vous y prenez un article et tout vous tombe dessus puis en fouillant vous vous apercevez que vous avez tout cela à la cave ou au grenier. Non, vraiment, je n'invente rien, je suis une poubelle, la poésie s'y trouve, détériorée et superbe.

Gérard CONIO

Né comme tout le monde à l'hôpital de la Fraternité de Roubaix en 1958, ZNORKO fonde avec ses amis et frères de combat le COSMOS KOLEI en 1981. Croyant faire de la peinture (personne n'ose le contredire) il pratique l'art d'accueillir les restes de l'humanité pour créer dans tous les lieux déployant un peu de curiosité des spectacles dont il ne possède pas la clé.

Maître de conférences de russe à l'Université de Franche-Comté. Domaines de recherche : les théories de l'art et de la littérature moderne, les relations entre la Russie et l'Occident, entre les idéologies et les cultures. Traducteur, essayiste, collaborateur des éditions de l'Age d'Homme.

LES DIFFERENTES
GARES
PROVISOIRES DU



1982 BERLINE BALLET : pièce pour taise et soudeur à l'arc - Lille - Lyon

1983 MALARIA : spectacle de spirales et de mygales Lyon - Avignon - Lille



WLADYSLAW ZNORKO

1958 - 2058

1984 LES ANNONCES À VAPEUR et petites gares France - Pologne

1985 QUATRE JOURS et quatre nuits à combattre le Général

1986 LE JOUR DE LYON

1987 LE MONDE D'UN SINGE

1988 LE SPECTACLE FÉRIÉ

1989 LE SPECTACLE FÉRIÉ

1990 LE SPECTACLE FÉRIÉ

1991 LE SPECTACLE FÉRIÉ

1992 LE SPECTACLE FÉRIÉ

1993 LE SPECTACLE FÉRIÉ

1994 LE SPECTACLE FÉRIÉ

"Nos songes ont demandé l'asile des théâtres. Ils se sont tapis dans l'ombre et attendent les visites. Les miens craignent les paroles, ils préfèrent la musique. Attention, mes spectacles sont des armoires mal rangées : vous y prenez un article et tout vous tombe dessus puis en fouillant vous vous apercevez que vous possédiez déjà tout cela à la cave ou au grenier. Non, vraiment, je n'invente rien, je fouille nos poubelles, la poésie s'y trouve, détériorée et superbe".

Né comme tout le monde à l'hôpital de la Fraternité de Roubaix en 1958, **ZNORKO** fonde avec ses amis et frères de combat le **COSMOS KOLEJ** en 1981. Croyant faire de la peinture (personne n'ose le contredire) il pratique l'art d'accomoder les restes de l'humanité pour créer dans tous les lieux déployant un peu de curiosité des spectacles dont il ne possède pas la clé.

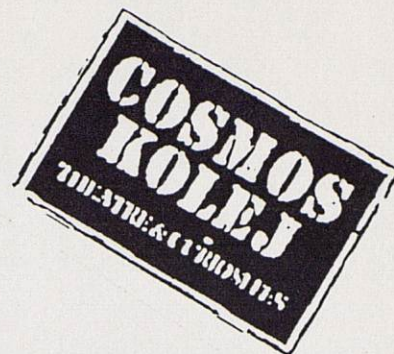
Il vit, travaille à Lyon et erre partout un peu.

1992 LE TRAITE DES MANNEQUINS : installation de théâtre en hommage aux cent ans de Bruno Schulz - Entrepôt Cosmos Kolej - Oullins - Martignas

UN GRAND MEAULNES - Cinq ou six visions des étranges paradis d'Augustin Meaulnes et de son auteur.

Coproduction Les Célestins de Lyon - Tournée en France

LES DIFFERENTES GARES PROVISOIRES DU



- 1982 BERLINE BALLET : pièce pour tutus et soudeur à l'arc – Lille – Lyon
- 1983 MALARIA : spectacle de guenilles et de mygales Lyon – Avignon – Lille
- 1984 DER ZUG : pièce pour locomotives à vapeur et petites gares France – Pologne
- 1985 EXPEDITION POLAIRE : quatre jours et quatre nuits à combattre le Général Hiver – "Coup de talent dans l'Hexagone" – Le tour de Lyon
- 1986 PARTIE DE GOLF : parcours d'un songe du lit au pot de chambre – Pologne – Maastricht
- LA PETITE WONDER : spectacle fétiche en hommage à Paul Delvaux – coproduction Centre Léonard de Vinci Feyzin – Tournée en France
- 1987 LES SAISONS : d'après Maurice Pons – coproduction Centre Léonard de Vinci Feyzin – Tournée en France
- 1988 TELESCOPES : d'après Bruno Schulz – coproduction Centre Léonard de Vinci Feyzin – Tournée en France – Rome – Festival Totus Mundus Pologne
- 1989 LA GARDE DE PAVLOSK : grand évènement en site industriel – Martigues – Feyzin – Léningrad.
- L'ATTRAPEUR DE RATS : cérémonie tordue sans flûte – coproduction Le Cargo Grenoble – Comédie de Genève – Festival d'Automne à Paris – Tournée en France – Festival de Grenade
- 1990 LA CITE CORNU ou la disparition de Pinocchio : coproduction TNP – Villeurbanne, Maison de la Culture Chambéry et Savoie, Festival Tardor de Barcelone – Création Festival d'Avignon – Tournée en France – Festival d'Automne à Paris – URSS – Irlande – Yougoslavie – Bénélux
- 1991 LA MAISON DU GEOMETRE : voyage plastique et cinglé – coproduction le Quartz Brest – La Maison de la Culture Chambéry et Savoie – L'Espace Besançon-Planoise – Tournée en France et en Belgique
- 1992 LE TRAITE DES MANNEQUINS : instantané de théâtre en hommage aux cent ans de Bruno Schulz – Entrepôt Cosmos Kolej – Oullins – Martigues.
- UN GRAND MEAULNES – Cinq ou six visions des étranges paradis d'Augustin Meaulnes et de son auteur.
Coproduction Les Célestins de Lyon – Tournée en France.

HENRI ALAIN-FOURNIER

**COSMOS
KOLEJ**
THEATRE & CURIOSITES

"Les fantomes réveillés de la mémoire de ZNORKO ne parlent pas – en tout cas, pas comme les vivants. Ce qui parle, ce sont les images, violentes, superbes, fulgurantes, fantasques. Toutes en poésie rare et en tendresse grave. Laissant, surtout, la porte ouverte à l'imaginaire de chacun dans le passage d'un autre côté du miroir d'où surgissent des secrets intérieurs qu'on ne croyait pas".

Didier MEREUZE
La Croix L'évènement

"Le théâtre du Cosmos Kolej n'est pas un théâtre conventionnel. Depuis son origine, ses personnages nous dévoilent, dans le secret de vieux dépôts, leurs rêves troubles peuplés d'enfants boiteux, de ferraille, d'ampoules à filament et de trains charriant d'éternels vagabonds en quête de quelque embrasement de l'histoire comme improbable fête. Ce théâtre visionnaire cultive avec méthode l'art d'égarer le spectateur-voyageur dans les faubourgs de son imaginaire".

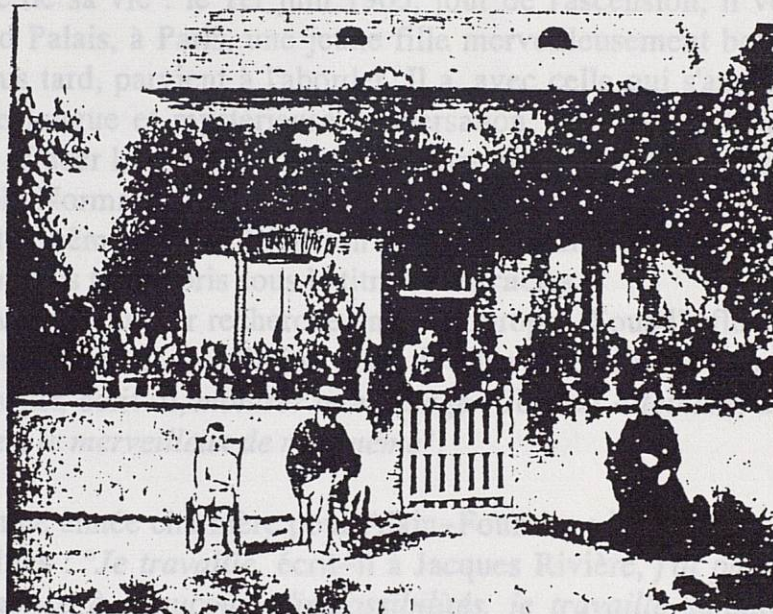
Magdalena CZERNIEWSKA

*Maison natale d'Henri et d'Isabelle FOURNIER
De droite à gauche: "Maman Barthe", Isabelle FOURNIER, M. et Mme FOURNIER
"Papa Barthe", et Théo Ballard.
(Photo prise en 1900 par Henri FOURNIER)*

HENRI ALAIN-FOURNIER

Jacques et Henri, ces deux "enfants des lettres" découvrent la foisonnante vie culturelle de Paris et dans une grande fièvre, accumulent un trésor de connaissances où se forment leur jugement et leur projet de création personnelle : "Je me tiens au courant de presque tout" écrit Alain-Fournier, dévoré comme son ami par un appétit insatiable de théâtre, de concerts, d'expositions, de peinture et de littérature bien sûr... Ensemble, Alain-Fournier est né le 3 Octobre 1886 dans le Cher, à la Chapelle-d'Angillon où ses parents sont instituteurs. Ses ascendances paysannes et berrichonnes marqueront durablement le jeune homme qui tentera de ressusciter par la magie de l'écriture, la poésie, le merveilleux, la musique rare et intime de son enfance.

En 1903, Alain-Fournier, qui se destine au professorat, rencontre Jacques Rivière au Lycée Lakanal à Paris. Les deux jeunes gens, que tout sépare apparemment, se lient d'une amitié profonde. Jacques deviendra le beau-frère d'Henri en 1909 en épousant Isabelle Fournier, la petite soeur tant aimée...



Maison natale d'Henri et d'Isabelle FOURNIER

De droite à gauche : "Maman Barthe", Isabelle FOURNIER, M. et Mme FOURNIER,

"Papa Barthe", et Théo Ballard.

(Photo prise en 1900 par Henri FOURNIER)

Sur le plan sentimental, sa vie n'est pas moins agitée. Il rencontre Jeanne B, une Jacques et Henri, ces deux "enfants des lettres" découvrent la foisonnante vie culturelle de Paris et dans une grande fièvre, accumulent un trésor de connaissances où se forment leur jugement et leur projet de création personnelle : *"Je me tiens au courant de presque tout"* écrit Alain-Fournier, dévoré comme son ami par un appétit insatiable de théâtre, de concerts, d'expositions, de peinture et de littérature bien sûr... Ensemble, ils se passionnent pour le symbolisme mais ne partagent pas toujours les mêmes affinités littéraires : alors que Jacques Rivière met au premier plan Maeterlinck puis Barrès, Fournier s'éprend de Jules Laforgue et de Francis Jammes et se révolte contre la culture des idées, contre l'effort pour définir : *"je me dégoûte d'écrire ainsi, tant de petites théories, de petits jugements, de longues phrases qui ne riment à rien. Alors que lentement, longuement, silencieusement, je devrais chercher en moi des mots brefs et légers qui disent le passé ou la vie."*

En 1906, la révélation de Claudel apporte à Fournier l'enrichissement, surtout émotif, d'un art de la totalité, à la fois parole et pensée, un monde extérieur et monde intérieur. *"Claudel écrit-il, apprend moi à penser et à écrire selon moi à moi qui sens selon moi"*.

Un an plus tôt, sa vie a été bouleversée par un évènement qui – si discret fût-il – devint l'aventure capitale de sa vie : le 1er juin 1905, jour de l'ascension, il voit surgir, des marches du Grand Palais, à Paris, une jeune fille merveilleusement belle. Il la suit et quelques jours plus tard, parvient à l'aborder. Il a, avec celle qui s'appelle Yvonne de Quiévre-court, une longue et mystérieuse conversation. Des années passent sur cette rencontre sans en effacer le souvenir. En 1907, alors qu'il vient d'échouer à nouveau au concours de l'Ecole Normale, il apprend avec désespoir le récent mariage d'Yvonne de Quiévre-court. Cette même année, il fait son service militaire et écrit quelques poèmes et essais qui seront plus tard repris sous le titre de **Miracles**.

Plus que jamais Alain-Fournier recherche une voix propre. Sous l'influence de Gide et de Claudel, il s'interroge sur la religion ; sur le plan littéraire, il remet en cause le Symbolisme : *"Je veux, écrit-il, montrer mon visage ! Je veux atteindre, au milieu de la vie même, ce qui est le merveilleux de moi même"*.

L'année 1910 est une année charnière pour Alain-Fournier : il commence la rédaction du **Grand Meaulnes** : *"Je travaille, écrit-il à Jacques Rivière, j'ai parfois de grands désespoirs, je renonce à beaucoup d'impossibilités, je travaille simultanément à la partie imaginaire, fantastique de mon livre et à la partie simplement humaine. L'une me donne des forces pour l'autre.(...). Je me suis mis à écrire simplement, directement, comme une de mes lettres, par petits paragraphes scellés et voluptueux, une histoire simple qui pourrait être la même : depuis, ça marche tout seul."* Dans cette voie, Fournier est encouragé par Charles Péguy : *"vous irez loin Fournier, vous vous rappellerez que c'est moi qui vous l'ai dit."*

Sur le plan sentimental, sa vie n'est pas moins agitée. Il rencontre Jeanne B, une modiste de la rue Chanoinesse. Si Yvonne de Quiévre-court lui a inspiré le personnage d'Yvonne de Galais, Jeanne B, est sans doute la Valentine du roman. Leur amour est difficile, souvent malheureux. Ils rompent plusieurs fois, se retrouvent, avant de se séparer définitivement en 1912. Alain-Fournier confiera dans sa correspondance : *"j'ai fait tout cela pour me persuader que je n'avais pas trouver l'amour."*

Entre temps, il est devenu le secrétaire de Claude Casimir Perier. Il entre ainsi dans la société mondaine parisienne. La femme de son patron est l'actrice Simone, la célèbre créatrice du rôle de la faisane dans "Chantecler" d'Edmond Rostand et l'interprète attitrée d'Henry Bernstein. Secrétaire du mari, homme de confiance de l'épouse, Fournier n'en poursuit pas moins avec acharnement l'achèvement de son roman. En 1913, à peine dépêtré de sa liaison chaotique avec Jeanne B, il noue avec Simone une passion prévisible qu'il n'ira pas sans heurt et sans tourment. Cet amour l'éloigne un peu d'Isabelle et de Jacques, qui n'apprécient pas toujours le caractère impétueux de l'actrice, habituée à la gloire et aux éclats. Le souvenir d'Yvonne de Quiévre-court n'est pourtant pas effacé. Il cherche à la revoir. Lorsqu'en février 1913, il y parvient enfin, il se rend compte qu'il doit définitivement abandonner tout espoir.

Achévé depuis quelques mois, **Le Grand Meaulnes** manque de peu le prix Goncourt. Cet échec laisse Alain-Fournier un peu démuni ; il cherche des voies nouvelles. Très mêlé à un milieu théâtral nouveau pour lui, il fait une tentative vers l'expression dramatique, encouragé par Madame Simone. L'ébauche de sa pièce **La maison dans la forêt** restera inachevée. Il revient au roman avec **Colombe Blanchet** dont la rédaction est interrompue par la déclaration de guerre.

Mobilisé en août 1914, Alain-Fournier rejoint le front comme Lieutenant d'Infanterie. Le 22 septembre 1914, il est tué aux Eparges, dans les Hauts de Meuse, sans savoir que Jacques Rivière avait été fait prisonnier le 24 août et que Charles Peguy était mort le 5 septembre. Sa famille n'aura pas la confirmation de sa mort, son corps n'ayant pas été retrouvé et espérera longtemps le revoir. Il n'avait pas encore 28 ans...

Les choses sont plus complexes, et il n'est pas nécessaire de sous-estimer l'ardente virilité du créateur de Meaulnes pour mettre en valeur sa féminité non moins évidente. Fournier est précisément une de ces natures où le dualité humaine se trouve portée à son maximum. On se prive d'une grande richesse en négliger les tensions qui font de lui un personnage beaucoup plus complexe qu'il se croit et chez qui l'accord final, loin de s'établir sur un regret, se dépose sur un espoir.

Jean BASTAIRE



Alain FOURNIER à 27 ans

Beaucoup d'admirateurs se sont mépris sur le caractère d'Alain-Fournier. Ils ont eu tendance à en relâcher l'énergie, à en affaiblir la vigueur. Non que son côté conquérant leur ait échappé. Mais les contours en ont été estompés, le relief amolli, les lignes noyées sous un flot de tendresses plus émouvantes qu'exactes. A force de célébrer la grâce du jeune homme, on en a exténué la violence. Ainsi s'explique l'irritation de ceux qui jugent Fournier trop mièvre.

Les choses sont plus complexes, et il n'est pas nécessaire de sous-estimer l'ardente virilité du créateur de Meaulnes pour mettre en valeur sa féminité non moins évidente. Fournier est précisément une de ces natures où la dualité humaine se trouve portée à son maximum. On se prive d'une grande richesse à négliger les tensions qui font de lui un personnage beaucoup plus contrasté qu'on ne croit et chez qui l'accord final, loin de s'établir sur un regret, se perpétue sur un espoir.

Jean BASTAIRE

Jacques RIVIERE

"Un être pas tout à fait réel"

Comment rattraper sur la route terrible où elle nous a fuis, au-delà du spécieux tournant de la mort, cette âme qui ne fut jamais tout entière avec nous, qui nous a passé entre les mains comme une ombre rêveuse et téméraire ?

"Je ne suis peut-être pas tout à fait un être réel." Cette confidence de Benjamin Constant, le jour où il la découvrit, Alain-Fournier en fut profondément bouleversé ; tout de suite il s'appliqua la phrase à lui-même et il nous recommanda solennellement, je me rappelle, de ne jamais l'oublier, quand nous aurions, en son absence, à nous expliquer quelque chose de lui.

Je vois bien ce qui était dans sa pensée : *"Il manque quelque chose à tout ce que je fais, pour être sérieux, évident, indiscutable. Mais aussi le plan sur lequel je circule n'est pas tout à fait le même que le vôtre ; il me permet peut-être de passer là où vous voyez un abîme : il n'y a peut-être pas pour moi la même discontinuité que pour vous entre ce monde et l'autre."*

Ses plus grands enthousiasmes littéraires allèrent toujours aux oeuvres qui lui faisaient sentir l'idéalité de l'univers et de la vie elle-même.

Il faut savoir aussi combien il était sobre : matériellement d'abord, mais surtout au spirituel.

Il n'y avait pas là effet d'une constitution physique fragile, ni aucune intolérance par débilité. Au contraire Fournier fut toute sa vie robuste et bien portant. C'était son esprit tout seul dont l'aspiration était ainsi prudence et réservée, – comme s'il eût eu ailleurs d'autres sources où puiser, et une alimentation invisible.

Il serait vain de vouloir distinguer le merveilleux spontané dans son histoire, et celui qu'il y ajouta lui-même par la simple tournure de son imagination. Elle reste, en tous cas, *"à peine réelle"*, tissée des aventures les moins analysables ; des femmes y sont mêlées dont, du fait que son regard seulement les effleura, il devient impossible de savoir qui elles furent d'autres que les anges ou les démons qu'il vit.

Une biographie d'Alain-Fournier ? Ecrite du dehors, puisée ailleurs que dans ses contes et dans **Le Grand Meaulnes**, ne sera-t-elle pas un continuel mensonge, le récit des faits qu'il n'a pas vécus ? Et comment oser en particulier, reconstituer sa dernière rencontre ? Comment savoir le visage qu'eut pour lui, brusquement dévoilé dans la solitude, cette maîtresse terrible qu'il avait toujours attendue : la guerre ?

Jacques RIVIERE

"Comme quelqu'un qui va s'en aller"

Le Grand Meaulnes fut terminé au début de 1913. Dans la bataille pour le prix Goncourt, Fournier eut un moment les plus grandes chances.

Malgré cet échec, **Le Grand Meaulnes** fut accueilli par le public et par la presse avec faveur ; il trouva même tout de suite des admirateurs passionnés ; Fournier reçut de nombreuses lettres pleines de tendresse et d'enthousiasme. Au moment de la guerre, plusieurs éditions de l'ouvrage avaient été vendues.

Voici deux fois dans ma vie, que j'assiste à ce spectacle, sur le moment incompréhensible, mais rétrospectivement pathétique, d'un écrivain qui cherche à éprouver et à évaluer sa gloire avant de mourir. Qu'on n'aille pas imaginer que l'amour-propre seulement, ou la vanité, étaient en jeu chez Fournier quand il recueillait si complaisamment tous les éloges qui montaient vers son livre et cet encens délicieux des premiers articles de journaux. Son avidité était à la mesure de son pressentiment.

Depuis longtemps déjà il vivait persuadé que ce ne pouvait pas être pour longtemps ; et de loin en loin cette conviction, qu'aucune maladie, qu'aucune faiblesse ne justifiaient, affleurait dans ses paroles : *"Je suis las et hanté par la crainte de voir finir ma jeunesse, m'écrivait-il déjà le 2 juin 1909. Je ne m'éparpille plus. Je suis devant le monde comme quelqu'un qui va s'en aller."* Et l'année suivante, traçant dans une lettre un premier crayon du **Grand Meaulnes** : *"Il est dans le monde, me répétait-il, comme quelqu'un qui va s'en aller."*

Revenant à lui-même, il me découvrait une couche plus profonde encore de désespoir : *"Se retrouver jeté dans la vie sans savoir comment s'y retourner ni s'y placer. Avoir chaque soir le sentiment plus net que cela va être tout de suite fini. Ne pouvoir plus rien faire, ni même commencer, parce que cela ne vaut pas la peine, parce qu'on n'aura pas le temps. Après le premier cycle de la vie révolu, s'imaginer qu'elle est finie et ne plus savoir comment vivre... De tout cela, certes, je ne suis pas complètement guéri."*

Au moment d'Agadir, comme nous parlions de la guerre possible : *"Je sais, s'écria-t-il tout à coup avec une émotion extraordinaire, qu'elle est inévitable et que je n'en reviendrai pas."*

Et le 25 mars 1913, ayant appris la mort d'une jeune cousine : *"Encore quelqu'un de notre âge, m'écrivait-il, qui est mort et pour qui, chaque jour, il faut dire les prières qu'il a oublié, négligé de dire durant sa vie. Je m'étais imaginé qu'après Bichet, le prochain ce serait moi."*

Sur cette sourde, mais irritante sensation d'être privé d'avenir, Fournier avait évidemment besoin, quand il ne s'en repaissait pas, de pouvoir appliquer un calmant : c'est de quoi lui servit le succès du **Grand Meaulnes** : c'est pourquoi il chercha à percevoir complètement et jusqu'en ses plus légères manifestations, ce succès.

Pour la première fois la vie, cette vie qu'il avait su si mal caresser, lui apportait quelque chose, lui répondait tendrement et par une promesse. Pour la première fois il avait l'impression d'une certaine victoire sur la destinée ; il sentait qu'il s'était enfin imposé, si frêlement que ce fût, au temps, à ce courant aride, par lequel il s'était vu jusque-là vainement traversé, qui jusque-là n'avait rien fait, croyait-il, qu'entraîner et dissiper ses forces.

La dernière année que vécut Fournier est celle, hélas ! pendant laquelle je l'ai connu le moins. Quelle force nous attachait l'un à l'autre ? Nous avions vingt-sept ans ; nous abordions en même temps à l'âge de l'originalité et de l'isolement.

Dure tâche que de s'accomplir ! Que de liens il faut briser ! Que de contacts il faut rompre ! Comme il est seul l'homme en qui bouge le pauvre et impérieux devoir de créer !

Et la mélancolie ici s'accroît de ce que le chemin où j'avais dû laisser mon ami, le conduisait vers une solitude tellement plus grande encore !

Car voici Fournier accompagné jusqu'au seuil terrible, que même par le plus grand effort d'humour, nous ne pouvons dépasser, qu'il franchit. Nous sommes en juillet 1914.



Jacques RIVIÈRE au camp de Königsbrück vers 1915

Quelques jours plus tard "le péril de guerre" se déclare. Jours sombres et grands, en promontoire sur un avenir bouché ! Fournier, je l'ai dit, en avait eu le pressentiment le plus net.

Pourtant, il refuse maintenant l'évidence de la menace. Jusqu'au dernier moment il met en doute l'évènement. Il n'arrive pas à croire que ce puisse être "déjà" ! Je ne sais rien de plus bouleversant que cette paresse du dernier moment qui le prit devant sa destinée.(...)

Fournier commandait le 23e. Il atteignit la tranchée de Calonne que jalonnait la ligne des sentinelles et la franchit un peu à droite de la route de Vaux à St-Rémy ; il s'enfonça sous bois, en colonne par quatre. Cent mètres plus loin, un peu avant la lisière, les hommes virent une forme bondir de derrière un arbre, courir, sauter dans un trou. Le capitaine ne voulut pas y prendre garde, malgré les avertissements de ses lieutenants, prétend-on.

Tout à coup, d'une petite tranchée invisible, un feu nourri fut dirigé sur cette troupe imprudemment massée. Les taillis s'opposaient à tout déploiement. Le capitaine voulut entraîner ses hommes et se précipita sur la tranchée, revolver au poing ; mais il ne fut suivi que par les deux lieutenants et par un petit paquet, qui fut aussitôt décimé ; le reste s'enfuit.

Fournier tomba, frappé au front, m'a affirmé un homme qui était près de lui.

Longtemps le mystère régna sur cet engagement et les histoires tantôt les plus encourageantes, tantôt les plus horribles circulèrent dans la troupe sur le sort des disparus. On crut que Fournier avait été seulement blessé et recueilli par l'ennemi. La fin de la guerre a cruellement détruit ce dernier espoir.

Jacques RIVIERE



AUTRE CHOSE QUE LE BONHEUR

*"Nous ne cherchons pas le bonheur,
nous avons bien autre chose à faire."*

Alain-Fournier

Il est faux de ne vouloir retenir d'Alain-Fournier que la figure d'un séduisant jeune homme, fin et nostalgique, auteur d'une oeuvre unique teintée du charme précaire de l'adolescence et pénétrant moins dans les zones sévères de la haute littérature que portant à son maximum un genre mineur et gracieux : celui de l'idylle romanesque traversée de souvenirs d'enfance.

On a trop confondu *Le Grand Meaulnes* avec *Paul et Virginie* ou *Clara d'Ellébeuse*, lui accordant une supériorité sur les oeuvres de Bernardin de Saint-Pierre et de Francis Jammes jugées plus mièvres et langoureuses, mais lui déniaient toute ambition autre que sentimentale. L'énorme succès rencontré auprès des lecteurs n'a pas peu contribué à entretenir cette méprise. Plus le livre était aimé de la foule, plus la critique portait sur lui un regard généralement bienveillant, souvent attendri, parfois acide, mais toujours à côté de sa signification véritable.

Il n'est pas question de nier la délicatesse ni la fraîcheur du roman d'Alain-Fournier, pas plus qu'on ne saurait discuter le caractère pubertaire de la situation qu'il expose. Non moins vaine serait la tentation de minimiser tout ce que la riche sensibilité de l'auteur peut avoir de pudique. Il importe seulement de ne pas se méprendre sur l'accent de sa personne comme de son oeuvre.

Fournier est indubitablement François Seurel et Frantz de Galais, les deux extrêmes entre lesquels il oscille, bien que leurs prénoms soient significativement identiques. Il est le compagnon sage et le révolté puéril, l'un et l'autre placés en marge de la vie, voués à rester dans les limites d'une enfance révolue, qui ne s'ouvre pas sur le monde adulte.

Mais il est d'abord *Meaulnes*, le personnage autour duquel tournent ces deux satellites, le héros qui leur ôte ou leur donne le bonheur, incapables qu'ils sont de la garder ou de le ressaisir eux-mêmes. Il est l'aventurier, le conquérant, l'audacieux : celui qui prend. A peine apparaît-il aux premières pages du livre qu'il découvre, dans le grenier de Sainte-Agathe, une fusée oubliée.

Et après maintes recherches angoissées, maintes titubations misérables, il ressurgit à la fin pour s'emparer de sa fille et repartir vers de nouvelles aventures.

De la même façon, l'écrivain n'est qu'accessoirement un conteur exquis et douloureux narrateur des émois de l'adolescence. S'il raconte une histoire, ce n'est pas dans le simple but de distraire ou de toucher. Comme les aviateurs dans les premiers avions, il se sert du récit pour "décoller" des apparences et atteindre une réalité secrète. "Dans un cas, écrit-il lui-même, le prodige, la révélation d'un monde nouveau se produit grâce à une combinaison de toiles tendues et de cordes ; dans l'autre, grâce à une "disposition" d'esprit, à une combinaison de sentiments divers, à un choc moral". Il ambitionne l'ineffable. Il est un voyant, un "phare". On ne le comprend pas si on méconnaît en lui le pèlerin de l'absolu.

Ses meilleurs camarades ne s'y sont pas trompés. Ainsi Jacques Rivière définissant son don comme un "don d'illumination, au sens actif du mot, le don d'allumer au sein des êtres et des choses, sans en rien prendre de plus que "ce premier coup d'oeil qui dit tout", une sorte d'absence d'eux-mêmes et de vacances sur l'infini". Ainsi André Lhote reconnaissant en lui un "précurseur des surréalistes", car, comme eux, "ce qui l'intéressait le plus dans les héros littéraires, ce n'était pas le cheminement de leurs sentiments, leurs modifications au contact de certains événements, mais le sillage poétique qu'ils laissent derrière eux, pareil à cette écume bourdonnante qui suit les navires et dans laquelle, la nuit, montent les méduses lumineuses".

André Salmon les résume d'un mot lorsqu'il qualifie par deux fois, dans ses *Souvenirs sans fin*, Fournier de "visionnaire". A ce titre, l'auteur du *Grand Meaulnes* prend place dans une lignée qui va de Nerval à Rimbaud en passant par Beaudelaire et Mallarmé.

Jean BASTAIRE

Lettre de Jacques Rivière à Henri

Mon cher Henri,

Ce que j'ai à te dire je ne le sais pas exactement encore, mais je sens que cela va se développer peu à peu. Naturellement, comme toujours, ce seront des reproches. Nous ne pouvons l'un à l'autre nous faire que des reproches. Nous ne nous sommes attachés que par nos différences, que parce que nous nous complétons avec exactitude, et ces différences nous passons notre temps à ne pouvoir nous les tolérer. Si tu savais tout le mal que je dis de toi à Isabelle ? Et toi, qui n'oses en dire de moi à personne, comme tu dois souffrir !

Mais maintenant tous les reproches que je veux te faire, c'est par grand amour, c'est tant je tiens à toi, tant tu m'es indispensable, que je veux te les faire. Jamais peut-être deux hommes n'ont tenu l'un à l'autre comme nous. Crois-tu que je vais consentir à te voir te renoncer, comme ça, à vingt-quatre ans ?

Tu as dit dans une de tes lettres une chose épouvantable : *"le moment où l'on s'aperçoit que peut-être on ne répondra pas au crédit qui vous fut accordé"* – Non seulement, il faut tenir ce que l'on a promis, mais il faut dépasser l'attente. Il n'y a pas d'honnêteté à moins.

Et alors voici surtout ce que je te reproche. C'est ce que tu dis ensuite : *"c'est ici qu'il faudrait de l'aide. Mais à qui s'adresser ? Tout le monde est bien trop occupé...."* Faire retomber sur les autres la faute de ce qu'on ne fera pas. C'est là la grande lâcheté. Il y a en toi une affreuse passivité. Tu es entré dans le monde, et il semble que tu n'y sois qu'en attendant d'en sortir.

J'ai réfléchi aux causes de cette passivité en toi. Tu as eu une enfance si belle, si lourde d'imaginations et de paradis qu'en la quittant la maigreur de la vie t'a découragé. Ça a été comme si déjà tu avais vécu ta vie ; comme si tu n'avais plus qu'à la répéter en mémoire, qu'à te la raconter interminablement à toi-même. C'est terrible. Mais il ne faut pas accepter cela.

Je ne veux pas que tu te laisses aller à rêver. Je veux absolument t'arracher à cela. Il n'est pas vrai que la vie de Paris puisse te disperser au point de te rendre inapte à tout. Je l'ai reconnu. Mais ce n'est pas vrai. Il faut te lever plus tôt. Il faut travailler. Il faut tenir.

Je sais bien que tu vas dire : Pourquoi ? Et voilà. Je n'ai pas de raison métaphysique à te donner. Mais vraiment la faut-il cette raison métaphysique ? Et celle du bonheur ne suffit-elle pas ? Est-ce que vraiment tu consentirais à cette chose horrible que je t'ai écrite une fois : ne pas chercher à être heureux ? – Réponds-moi là dessus – Est-ce que tu ne crois pas qu'il faut être heureux ? S'il faut être heureux, moi je suis sûr qu'on ne peut l'être que positivement (...).

Je t'embrasse.

Jacques

– 30 Mars 1910 –

Lettre d'Henri à Jacques et Isabelle Rivière

"Ce que Jacques dit de mon enfance est très vrai et très beau. **Meulnes, le Grand Meulnes, le héros de mon livre, est un homme dont l'enfance fut trop belle.** Pendant toute son adolescence, il la traîne après lui. Par instants, il semble que tout ce paradis imaginaire qui fut le monde de son enfance va surgir au bout de ses aventures, ou se lever sur un de ses gestes. Ainsi, le matin d'hiver où, après trois jours d'absence inexplicable, il rentre à son cours comme un jeune dieu mystérieux et insolent. – Mais il sait déjà que ce paradis ne peut plus être. Il a renoncé au bonheur. Il est dans le monde comme quelqu'un qui va s'en aller. C'est là le secret de sa cruauté. Il découvre la trame et révèle la supercherie de tous les petits paradis qui s'offrent à lui. – Et le jour où le bonheur indéniable, inéluctable se dresse devant lui, et appuie contre le sien son visage humain, le **Grand Meulnes** s'enfuit, non point par héroïsme mais par terreur, parce qu'il sait que la véritable joie n'est pas de ce monde.

Je ne sais d'ailleurs pas encore si ce sera bien le **Grand Meulnes** le héros du livre – ou Seurel ? ou Anne des Champs ? ou moi, qui raconte.

Je ne sais pas non plus si les idées que je viens de dire sont bien celles du livre; car ce livre est un roman d'aventures. Jacques veut que je m'exprime avec des idées. Mais pourquoi Jacques veut-il me réduire à lui ?

Vous voyez que pour l'instant c'est l'histoire de l'homme-sur-la-tour, mais descendu sur terre. C'est "le pays sans nom"; mais aussi le pays de tout le monde. Ce sera bien plus humainement beau ainsi. Le titre auquel je pense depuis quelque temps c'est "Le Jour des Noces" – mais ce n'est pas définitif. Ce ne sera peut-être que le titre d'une partie.

Pour l'instant je me bats depuis quinze jours contre la forme d'un conte, que je veux extrêmement important. Je le voudrais d'une simplicité effrayante. Et j'en étais arrivé dès l'autre jour à la conclusion de Jacques, que le style à employer est celui de Saint Matthieu ; "du français de Christ" comme disait Laforgue.

Ah ! ne croyez pas que je sois faible ni humble. Je veux que l'on croie en moi. Je veux réduire le monde à mon désir. Il y a là tout mon orgueil et toute ma peine. (...)

A cette question que tu poses : faut-il être heureux ? Je réponds que oui, que je recommence à croire qu'il faut être heureux, que le **Grand Meulnes** est un grand ange cruel mais qu'il n'est pas un homme. Et je crois, quoique vous en pensiez, qu'il y a en moi une grande puissance pour le bonheur, une aptitude, inemployée, à donner du bonheur. Je ne demande qu'à moi-même le courage de m'en servir. (...)"

Henri

- 4 Avril 1910 -

"Une hampe de lilas blanc"

Elle était hautaine (et noble). Elle m'a d'abord marqué le même dédain qu'à ceux, sans doute, qui pensaient l'approcher. On ne l'approchait pas. C'était une demoiselle, sous une ombrelle blanche, qui ouvre la grille d'un château, par quelque lourd après-midi de campagne.



LE CHATEAU DE LOROY

le "Domaine", tel qu'il était lors de la rencontre d'Augustin Meaulnes
et d'Yvonne de Galais

Certes, je n'ai jamais vu de femme aussi belle – ni même qui eût, de loin, cette grâce. C'était comme une âme visible, exprimée en un visage et vivant en une démarche. C'était une beauté que je ne puis pas dire. Cent phrases me viennent qui toutes conviennent, mais aucune ne satisfait. C'était en tout cas l'âme la plus féminine et la plus blanche que j'ai connue ; c'était une dame de village à la procession des Rogations ; c'était **une hampe de lilas blanc**.

Notre rencontre fut extraordinairement mystérieuse. "*Ah ! disions-nous, nous nous connaissons mieux que si nous savions qui nous sommes.*" Et c'était étrangement vrai. "*Nous sommes des enfants, nous avons fait une folie*", disait-elle. Si grande était sa candeur et notre bonheur qu'on ne savait pas de quelle folie elle avait voulu parler : il n'y avait pas encore eu de prononcé un mot d'amour.

Cet amour, si étrangement né et avoué, fut d'une pureté si passionnée, qu'il en devint presque épouvantable à souffrir, comme je l'ai dit.

Quand je pense maintenant qu'il y eut des jours où j'étais près d'elle, où elle me parlait – j'ai beau tendre mon imagination : il faudrait être fou pour le croire.

D'après ce que j'ai noté autrefois, donc, elle eut beaucoup de gestes et de paroles que je n'ai pas compris. Quand nous nous quittâmes, elle venait de me demander de ne pas l'accompagner plus loin. Appuyé au pilastre d'un pont, je la regardais partir. Pour la première fois depuis que je la connaissais, elle se détourna pour me regarder. Je fis quelques pas jusqu'au pilastre suivant, mourant du désir de la rejoindre. Alors, beaucoup plus loin, elle se tourna une seconde fois, complètement, immobile, et regarda vers moi, avant de disparaître pour toujours. Était-ce pour, de loin, silencieusement, m'enjoindre l'ordre de ne pas aller plus avant ; était-ce pour que, encore une fois, face à face, je pusse la regarder – je ne l'ai jamais su.

Que tout cela serait amer si je n'avais la certitude qu'un jour, à force d'élans vers elle, je serai si haut que nous nous trouverons réunis, dans la grande salle, "*chez nous*", à la fin d'une soirée où elle aura fait des visites. Et tandis que je la regarderai enlever son grand manteau et jeter ses gants sur la table et me regarder, nous entendrons dans les chambres du haut "*les enfants*" déballer la grande caisse des jouets.

Henri

– 6 septembre 1908 –

Henri

– 22 septembre 1910 –



UN GRAND MEAULNES



... "Comme le dernier mot sur tout"

AU THEATRE DES CELESTINS

Seules, les femmes qui m'ont aimé, peuvent savoir à quel point je suis cruel. Parce que je veux tout. Je ne veux même plus qu'on vive dans cette vie humaine. Vous voyez d'ici le héros de mon livre, Meaulnes.

Et pourtant celle qui voudrait, celle qui saurait se détacher, celle-là connaîtrait ma bonté, celle-là connaîtrait le bonheur.

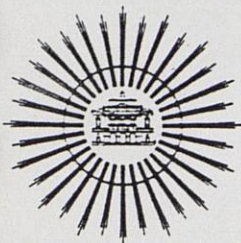
Une femme est passée un jour qui m'a détaché, moi. Qui m'a tout pris, à moi. C'est pourquoi aussi, maintenant, il faut tout qu'on me donne.

Il est curieux de se dire qu'à bien regarder ma façon d'aimer et de vouloir être aimé, le mariage est une chose impossible et pourtant la seule solution..

Ce qui fait que j'ai quitté Annette, c'est, en gros, ceci : Je ne me soucie pas d'une maîtresse, je cherche l'amour. L'amour comme un vertige, comme un sacrifice et comme le dernier mot sur tout. La chose après quoi plus rien n'existe. Le départ, après avoir mis le feu aux quatre coins du pays.

Henri

- 22 septembre 1910 -



THEATRE DES CELESTINS DE LYON
JEAN-PAUL LUCET

UN GRAND MEAULNES



CALENDRIER DES REPRESENTATIONS AU THEATRE DES CELESTINS

MOIS	VILLES	JOURS	HEURES	DATES	
NOVEMBRE	<u>NOVEMBRE 1992</u>				
				21	
				22	
				26	
	Lundi	BREST	2	20 h 30	27
	Mardi		3	20 h 30	28
	Mercredi		4	14 h 30	29
	Jeudi		5	20 h 30	30
FEBRIER	Vendredi	GAP	6	20 h 30	5
	Samedi		7	14 h 30	6
	Dimanche		8	15 h 00	7
					13
MARS	Lundi		9	20 h 30	23
	Mardi		10	20 h 30	24
	Mercredi	LA ROCHELLE	11	Relâche	25
	Jeudi	DIJON	12	20 h 30	26
	Vendredi		13	20 h 30	27
	Samedi		14	14 h 30	28
	Dimanche		15	15 h 00	29
AVRIL				14	
	Lundi		16	19 h 30	21
	Mardi		17	20 h 30	22
	Mercredi		18	19 h 30	23
MAY	Jeudi	MONTPELLIER	19	20 h 30	24
					14
					15
JUIN				16	
				3	
				4	

UN GRAND MEAULNES

CALENDRIER DES TOURNEES

MOIS	VILLES	JOURS	DATES
NOVEMBRE	SCEAUX	SAMEDI	21
		DIMANCHE	22
	BREST	JEUDI	26
		VENDREDI SAMEDI	27 28
FEVRIER	BOURGES	JEUDI VENDREDI	4 5
	GAP	MARDI	9
	MARTIGUES	SAMEDI	13
MARS	BAYONNE	SAMEDI	20
	TARBES	MARDI MERCREDI	23 24
		LA ROCHELLE	VENDREDI
	AVRIL	DUNKERQUE	SAMEDI
DOUAI		MARDI MERCREDI	6 7
		VALENCE	MERCREDI
CHAMBERY		MERCREDI JEUDI	21 22
MAI	MONTPELLIER	MERCREDI	12
		JEUDI	13
		VENDREDI	14
		SAMEDI	15
		DIMANCHE	16
JUIN	SARTROUVILLE	JEUDI	3
		VENDREDI	4